

LE MOI EST-IL INTERNATIONAL ?

PHILIPPE LEJEUNE

Je suis honoré, heureux, et un peu confus d'avoir le privilège de m'adresser à vous en français. Je remercie d'avance ma traductrice pour cet exercice difficile et vous-même pour votre écoute. Pour que cette traduction soit d'emblée « autobiographique », je vais d'abord parler un peu de ma propre vie, et faire un aveu. J'évoquerai les difficultés qui naissent de l'ignorance des autres cultures, avant de vous poser trois grandes questions que le thème de notre congrès m'a suggérées, et auxquelles nos travaux devraient apporter réponse.

D'abord l'aveu. En 1990, Georges Gusdorf a publié en français une somme en deux volumes, *Lignes de vie*, livre monumental, un des très rares livres qui essaie d'embrasser toute l'histoire du moi dans la culture occidentale. Ce livre avait, secondairement, un aspect polémique, qui était de s'attaquer à moi, comme représentant supposé d'une critique formaliste, ignorante de l'histoire et indifférente à l'origine religieuse de l'autobiographie. Je voudrais dire que sur un point, au moins, Georges Gusdorf me semble avoir eu tout à fait raison. Il m'a reproché de ne connaître des sept volumes de l'*Histoire de l'autobiographie* (1949–1967) de Georg Misch que les deux premiers (sur l'Antiquité), parce qu'ils avaient eu la chance d'être traduits en anglais, et d'ignorer tout des cinq autres qui, en allemand, menaient cette histoire à travers le Moyen Âge jusqu'à l'aube des temps modernes.

Faute de connaître Georg Misch, et son immense érudition, j'avais certes pu lire dans leur traduction française certains des textes autobiographiques dont il parlait. Mais Georges Gusdorf mettait le doigt sur un point important et douloureux. Dans combien de langues sommes-nous capables de lire des textes critiques, ou des œuvres originales ? Et les traductions existantes peuvent-elles vraiment compenser nos insuffisances ?

Je voudrais commencer par évoquer mon rapport aux langues. Celles que j'ai apprises à l'école se trouvaient correspondre aux professions de mes parents. Ma mère était professeur d'anglais, et ma sœur aînée, qui m'a souvent

servi de traductrice, l'est aussi. Elle soupire souvent : « Qu'est-ce que tu es difficile à traduire ! » et, les jours où elle n'en peut plus : « Comme tu écris mal ! ». Nul n'est prophète en sa famille. Je n'ai appris au lycée aucune autre langue que l'anglais, sauf un début de suédois, quand j'avais treize ans, parce que le cours était à la même heure que celui de gymnastique, et permettait de le sécher.

J'ai toujours eu regret de n'avoir pas appris l'allemand, mais jamais eu le courage de m'y mettre. Je comprends un peu l'italien dans la vie pratique. Donc l'anglais seul, mais un anglais pauvre : faute d'un vocabulaire étendu, je n'arrive à lire couramment que les textes d'information ou de théorie, pas les œuvres littéraires elles-mêmes. L'anglais seul, parce que j'étais bon élève, et que dans ce temps-là, en France, l'élite, qui faisait « latin-grec » (depuis, cette fonction de sélection a été assurée par les mathématiques), l'élite n'avait droit qu'à une seule langue vivante. Mon père était helléniste, c'était un grand savant, spécialiste d'épigraphie. J'ai été nourri aux langues anciennes, mais ça ne m'a pas profité. Champion de thème grec, j'étais incapable de lire couramment une page d'Homère ou de Platon, sans parler de saint Augustin ou de Marc Aurèle.

Mais je ne vais pas vous raconter ma vie ! Je suis venu tard à l'étude de l'autobiographie : j'avais 31 ans, c'était après 1968, il soufflait un vent de liberté, et j'ai choisi de ne plus faire désormais que ce que je voulais. L'occasion qui a tout déclenché, c'est la proposition qu'on m'a faite d'écrire un chapitre pour le volume « Littérature » d'une encyclopédie thématique. Au sommaire de ce volume, le roman, le théâtre, l'essai, la poésie, tout était prévu, sauf l'autobiographie. En France, à l'époque, pratiquement personne ne pensait à l'autobiographie. Seuls Georges Gusdorf et Jean Starobinski s'étaient penchés sur elle, l'avaient légitimée. J'ai suggéré qu'on ajoute un chapitre « autobiographie et journal intime ». On m'a donc demandé, en cinquante pages, un panorama complet sur le sujet, de l'Antiquité à nos jours, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud, donc tout. Et moi, à part Rousseau et la tradition française, je ne savais . . . rien.

J'ai passé un an à me mettre au courant. C'était passionnant. J'étais comme ces enseignants qui apprennent la veille ce qu'ils vont doctement enseigner le lendemain. Même en français, je savais peu de choses. J'ai défriché un certain nombre de domaines étrangers à partir d'ouvrages ou d'articles de synthèse en anglais, et je me suis jeté dans la lecture des œuvres données pour importantes . . . chaque fois qu'il en existait une traduction française. Tout ce qui n'était pas traduit n'existait pas.

J'avoue que j'étais tellement émerveillé par ce que je découvrais que j'ai pris facilement mon parti de mes gigantesques ignorances. J'ignorais que

j'ignorais. L'impétuosité de la jeunesse, mais aussi une certaine forme de paresse intellectuelle, ont sans doute amené beaucoup d'entre nous à généraliser ainsi à partir de corpus étroits, dont souvent la constitution historique n'était pas mise en question. Mais là, j'étais dans l'ivresse de la découverte. Les trois quarts de mon panorama ont été consacrés à l'histoire du genre vue à partir de l'exemple français. Le dernier quart concernait l'étranger, essentiellement l'Angleterre, que je saluais comme la patrie de l'autobiographie, et je traçais enfin des croquis de la tradition aux États-Unis, en Russie et en Allemagne.

Mes lectures, nombreuses, avaient été rapides et parfois, je suppose, de seconde main. J'en parle avec d'autant plus de recul, et un brin de nostalgie, que cet article n'a jamais été publié. Pendant que je travaillais, l'encyclopédie a changé de formule, on m'a payé mon travail sans le prendre et je viens juste de retrouver dans mes archives ce texte naufragé.

Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est que je tenais pour acquis, sans me poser de question, que l'autobiographie était un genre « occidental », c'est-à-dire né de la civilisation gréco-romaine et du christianisme. C'était le dogme de Georges Gusdorf dans son article fondateur de 1956. J'étais, et je suis en grande partie resté, « gusdorffien » sur ce point, même si lui m'a ensuite renié. Ce qu'il m'a entre autre reproché, c'est le choix que j'ai fait de me limiter à la tradition française. En effet, en faisant ce travail de défrichage, j'avais été frappé de voir qu'il existait des livres de synthèse sur l'autobiographie de langue anglaise ou allemande, mais que pour la France, il n'y avait rien.

J'ai décidé d'écrire le livre panoramique que j'aurais voulu pouvoir consulter. C'est *L'Autobiographie en France* (1971). Depuis 1971, j'ai travaillé presque exclusivement (à part une étude sur Anne Frank) à explorer le domaine français. Et j'en suis arrivé parfois à me demander, renversant la critique, si, obnubilé par la tradition puritaine anglaise et la tradition piétiste allemande, Georges Gusdorf n'avait pas eu tendance à sous-estimer l'étanchéité des cultures. En 1762, Diderot, dans une lettre à sa maîtresse Sophie Volland, rêve à ce que pourrait être un journal intime, projet chimérique dont il semble ignorer qu'il est à la même époque banal en Angleterre et en Allemagne. Mon ignorance de l'allemand, regrettable, m'a peut-être évité quelques anachronismes ou projections illusoire. Ni Chateaubriand ni Stendhal n'étaient piétistes, et ils ont pourtant révolutionné l'autobiographie. Toujours est-il que je me suis limité au domaine français, pensant qu'il y avait déjà là beaucoup de travail à faire pour sortir de l'ignorance. Ma situation est sans doute la même que celle de la plupart d'entre vous, travaillant dans le domaine de leur langue natale, ou, parfois, d'une langue d'adoption. Je voudrais, à partir de cette situation, formuler trois problèmes d'ensemble.

Le premier est le suivant : existe-t-il une histoire et une géographie des traductions de textes autobiographiques ? Savez-vous quels récits de vie, journaux ou correspondances, publiés dans votre langue maternelle, ont été traduits, quand et en quelle langue ? Et une fois cet inventaire établi, vous êtes-vous demandé pourquoi ceux-là avaient été traduits, et pas d'autres ? La traduction est l'ultime étape d'une sélection féroce. En France, trois millions de gens tiennent des journaux, des milliers écrivent des récits autobiographiques : or on ne publie chaque année que quelques centaines de livres autobiographiques, dont sans doute une dizaine ou même moins finiront un jour par être traduits dans d'autres langues. Et alors que tant de récits ou journaux, écrits en français, voudraient être édités et ne le sont pas, voilà qu'en sens inverse, on traduit en français des autobiographies étrangères : lesquelles et pourquoi ? Comment les civilisations choisissent-elles ce qu'elles assimilent de l'écriture autobiographique des autres ? Est-ce qu'un certain type d'expérience (enfance, amour, maladie, vie spirituelle) a plus de facilité à franchir les frontières, alors que des récits plus ancrés dans des réalités historiques ou nationales ont moins de chance de passer ?

Un certain nombre de cas particuliers seront évoqués dans ce colloque. Il faudrait avoir un tableau d'ensemble pour voir s'ils sont représentatifs, et de quoi. Quels sont les textes autobiographiques qui ont été traduits dans cinq ou dix langues différentes et ont pris une sorte de valeur universelle ? Comment un texte en arrive-t-il à être traduit ? On pourrait demander le témoignage des éditeurs, et des personnes qui servent de « passeur » entre les civilisations. Je me suis reporté à l'excellente *Encyclopedia of Life Writing*, pour voir qu'il y avait un article « Translation » : il n'y en a pas, et c'est en partie ma faute, puisque je n'avais pas pensé à le suggérer à Margaretta Jolly. Je sais que nous sommes plutôt dans un congrès d'autobiographie consacré à la traduction : mais on pourrait imaginer un congrès de traductologie consacré à l'autobiographie. Je vous pose ces questions parce que je me les suis posées, sans être capable de leur donner réponse. Ce serait un travail bibliographique immense que de simplement *décrire* ces flux, avant même de prétendre les analyser.

Néanmoins, j'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai fait l'exercice suivant : en 1998, j'ai publié une seconde édition de *L'Autobiographie en France*, avec un répertoire très sélectif et assez arbitraire d'autobiographies françaises du Moyen Âge à nos jours, au nombre de 164. J'ai cherché, à l'aide du catalogue de la Library of Congress, lesquelles avaient été traduites en anglais. J'ai été étonné de voir que 79 d'entre elles, en gros la moitié, avaient fait l'objet d'une traduction : j'imaginai trouver moins. Mais il faudrait analyser plus finement ces résultats : distinguer les époques, les motivations plausibles (idéologiques, pour certains textes religieux, historiques et érudites, pour

d'autres, littéraires et grand public pour la plupart, en particulier pour les textes du XX^e siècle). Je me suis aperçu que certains auteurs, dont les récits autobiographiques ont été des best-sellers en France, comme Françoise Dolto, Cavanna, François Nourissier, ne semblaient pas exportables, étaient seulement mangeables sur place. Je me suis étonné d'injustices : pourquoi presque tous les textes d'Annie Ernaux sont-ils traduits, et aucun de ceux de Charles Juliet ? Mais je m'arrête, réalisant que peut-être aucun de ces noms ne vous dit quoi que ce soit.

Comme actuellement je m'intéresse beaucoup plus au journal personnel qu'à l'autobiographie, j'ai fait un autre test. J'ai dressé la liste des vingt journaux français publiés que je considère les plus importants du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Treize d'entre eux ont été traduits en anglais, le plus souvent sous forme d'anthologie (mais c'est un problème général pour les journaux, même en langue originale : ils sont trop longs !). Vous le voyez, ce n'est là que le début d'un long travail : il faudrait que je fasse la même chose pour d'autres langues, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le russe, l'arabe, le chinois, etc. Et en sens inverse, je devrais inventorier tout ce qui a été traduit en français du patrimoine autobiographique de ces différentes cultures, et que je le compare à . . . ce qui n'a pas été traduit ! J'arrête, pris de vertige, et je passe à ma seconde question.

La voici : existe-t-il des études générales, transversales, comparatives, multinationales sur l'autobiographie ou le journal ? Elles sont assez rares. Presque toutes les études « générales », à commencer par les miennes, sont fondées sur un corpus national, prennent leurs exemples dans un seul domaine linguistique, parfois deux. Peut-être aurez-vous d'autres exemples. Je ne vois guère d'autres livres d'ensemble que ceux, très impressionnants, de Georg Misch (dont je ne connais que le début) et de Georges Gusdorf—les deux grands Georges. Je me souviens avoir feuilleté, faute de pouvoir le lire, puisqu'il est en allemand, le livre de Gustav René Hocke sur le Journal européen (1963), une très longue étude, suivie d'une anthologie rassemblant, en traduction, des passages de plus de cent journaux de différentes langues européennes. J'ai eu des remords : comment ai-je pu moi-même écrire un livre d'ensemble, il est vrai sur la tradition française du journal, *Un journal à soi* (2003), sans connaître cette somme ? Je me souviens avoir lu avec fascination la série d'études de Richard N. Coe sur le récit d'enfance, fondé sur la lecture de six cents récits, qu'il avait consultés dans leur langue d'origine pour l'anglais, le français, l'allemand, le russe, l'italien et l'espagnol. Les deux volets de son enquête, *When the Grass Was Taller* et *Reminiscences of Childhood* (1984) établissaient les traits communs des récits d'enfance dans les différentes aires culturelles, et leurs différences, ce qu'il appelait une étude de

« comparative mythology ». De telles performances sont rares, elles ont demandé à la fois ouverture d'esprit, curiosité anthropologique et . . . don pour les langues. Mais ce qu'un individu peut rarement accomplir seul, peut-être un groupe le pourrait-il ? Je voudrais ici saluer la formidable réalisation de Margaretta Jolly avec son *Encyclopedia of Life Writing* (2001) : certes, les centaines d'articles sur des genres, pays, époques, auteurs, sujets différents sont écrits, chacun, dans une perspective monographique, par des spécialistes qui nous offrent leur compétence sur un domaine précis ; mais leur réunion dans un même livre, où l'ordre alphabétique ménage les rencontres les plus imprévues, est une véritable incitation à la comparaison et au questionnement. Je m'y suis replongé pour lire les articles sur la Chine et sur l'Islam avant de mettre au point la formulation de ma troisième question.

Troisième question : c'est celle qui a servi de titre à cet exposé, le moi est-il international ? est-il possible de construire une théorie de l'autobiographie, ou même une encyclopédie, sans qu'elle porte la marque d'une culture spécifique, d'une idéologie particulière ? Nos idées peuvent-elles se traduire, nos études peuvent-elles s'exporter ? Je reste frappé par ces quelques lignes écrites par Georges Gusdorf en 1956 : « *Il ne semble pas que l'autobiographie se soit jamais manifestée en dehors de notre aire culturelle ; on dirait qu'elle traduit un souci particulier à l'homme d'Occident, souci qu'il a pu apporter avec lui dans sa conquête méthodique de l'univers, et communiquer à des hommes de civilisation différente ; mais ces hommes se seront trouvés du même coup annexés par une sorte de colonisation intellectuelle à une mentalité qui n'était pas la leur* ».

Je m'en suis souvenu quand j'ai précisé en tête du *Pacte autobiographique* que mes analyses n'avaient de sens que pour la littérature européenne et les deux derniers siècles. Je m'en suis souvenu à Pékin en 1999, à notre rencontre fondatrice, où il est vite apparu que nos amis chinois vivaient sous le signe de la biographie alors que nous vivions sous celui de l'autobiographie, ce qui rendait le dialogue difficile mais nécessaire, et nécessaire aussi le recours à des mots doubles (Auto/Biography, avec une barre) ou neutres (Life Writing). (À cette occasion, je remarque que le vocabulaire générique—les distinctions entre genres et sous-genres—varie d'une culture à une autre et qu'on peut donc aussi avoir du mal à traduire des textes de théorie).

Je m'en suis souvenu à Alger en 2003 quand, dans le cadre d'un colloque sur « L'Autobiographie en situation d'interculturalité », j'ai essayé d'amorcer une enquête sur la pratique du journal personnel dans l'Algérie d'aujourd'hui, comme je l'avais fait auparavant pour la France. « *Il n'y a pas de ça chez nous* », m'ont dit des amis non-universitaires avec qui je dînais, comme si je parlais d'une maladie. « *Ce que vous faites est mal* », m'a dit un journaliste pendant le colloque, comme si j'avais été indiscret, ou indélicat.

Finalement une étudiante, qui avait tenu un journal, m'a pris à part pour m'expliquer pourquoi tenir un journal n'était guère possible en Algérie : elle alléguait la religion, l'oralité et la vie en commun—l'absence de chambre à soi.

Georges Gusdorf, en 1956, parlait de colonisation. Qu'en est-il, aujourd'hui qu'on parle de « mondialisation » ? J'ai été très frappé par la préface que Sabrina Mervin a écrite en 1998 pour l'autobiographie d'un clerc Chiite, Mushin Al-Amin (1867-1952), préface où elle essayait de répondre à la question « Peut-on parler d'autobiographie dans la littérature arabo-islamique ? ». Elle montrait comment cette longue et belle tradition lettrée de récits de carrière et d'autobibliographie désirait se faire reconnaître comme « autobiographie » parce que cette étiquette est aujourd'hui en Occident valorisée. « *Mais nous aussi, nous avons depuis longtemps des autobiographies !* » . . . ce qui veut simplement dire : « *Reconnaissez nos traditions, elles ont de la valeur* ». Je voulais, au seuil de ce colloque sur la traduction, rouvrir cette question cruciale des enjeux de pouvoir qui sont derrière nos débats universitaires. . . .

Pour terminer cette causerie, je vais revenir des expériences collectives aux expériences individuelles, puis à mon expérience personnelle.

Ces décalages de langues peuvent être intériorisés lorsque votre histoire ou celle de vos parents vous a fait bilingue. Quelle langue va-t-on choisir pour un écrit purement intime ? Et s'il s'agit de communiquer, racontera-t-on sa vie, selon la communauté à laquelle on s'adresse, de la même manière ? Il y en a, je crois, des exemples frappants, celui de Julien Green, réfugié aux États-Unis pendant la guerre, racontant son enfance en anglais dans *Memories of Happy Days* (1942), et recommençant cette fois en français vingt ans après dans *Partir avant le jour* (1963), dans le cadre d'un récit de jeunesse plus proche de l'aveu. Et j'ai entendu parler, sans l'avoir lue, de la double version que Ruth Klüger a faite en allemand, puis en anglais de sa jeunesse dans les camps nazis.

Je ne suis pas bilingue. J'ai peu d'expérience de la traduction. En revanche j'ai beaucoup pratiqué une activité voisine, apparemment plus simple, la transcription—j'ai transcrit des milliers de pages de journaux intimes manuscrits, et des dizaines d'heures d'entretiens enregistrés—et c'est une expérience qui crée une véritable addiction, ou qu'on pourrait comparer à une « possession » mystique, où l'on est à la fois possédant et possédé, si je puis dire . . . mais ce serait l'objet d'un tout autre discours, qui n'a pas sa place ici.

Si je n'ai jamais traduit, en revanche, j'ai été traduit, autre expérience forte, parfois troublante, gratifiante toujours. C'est impressionnant de se voir écrit dans une langue, et parfois dans une écriture, qu'on ne connaît pas. On essaie d'imaginer comment ce qu'on a écrit peut résonner dans une autre culture. On a des doutes : ont-ils, là-bas, vraiment besoin de vous ? N'ont-ils pas déjà l'équivalent ? Mais il faut bien croire que non, puisqu'on fait appel à

vous. Quand je publie un livre en France, c'est moi qui en ai pris l'initiative, et qui ai composé le livre. La traduction renverse la situation. Quelqu'un, à l'étranger, a décidé de se faire l'intermédiaire entre mes textes et le public de son pays : c'est lui qui trouve un éditeur et qui compose, à son idée, une anthologie de mes textes en fonction des attentes de ce public. Et ce quelqu'un est presque toujours aussi un ami. Aux États-Unis, j'ai vécu deux fois cette belle aventure : il y a vingt ans grâce à John Eakin, pour *On Autobiography*. Et en ce moment même grâce à Jeremy Popkin, Julie Rak et Craig Howes pour le livre parallèle sur le journal qui doit être publié aux Presses de l'Université de Hawaï, *On Diary*. À tous les quatre, un grand merci ! Et vive l'autobiographie, le journal et la traduction !

* * * * *

IS THE I INTERNATIONAL?

PHILIPPE LEJEUNE

TRANS. JEAN YAMASAKI TOYAMA

I am honored, happy, and a little embarrassed for having the privilege to address you in French. I thank my translator in advance for performing this difficult exercise, and you for listening. So that this translation be "autobiographical" from the start, I am going to talk a little about my own life and make a confession. I will recall difficulties that are borne of an ignorance of other cultures. Then I will ask three important questions that were suggested to me by the theme of our conference and to which our work will no doubt respond.

First, the confession. In 1990, Georges Gusdorf published in French a monumental book in two volumes, *Lines of Life* [*Lignes de vie*]. This is one of those very rare books that try to embrace the whole history of the self in western (occidental) culture. On a secondary note, this book had a polemic aspect, which was to attack me, as a supposed representative of formalist criticism, as one who was ignorant of history and indifferent to the religious origins of autobiography. I would like to say that at least on one point Georges Gusdorf seems to me to have been right. He reproached me for knowing only the first two volumes (on Antiquity) of Georg Misch's seven volumes on the *History of Autobiography* (1949–1967). I knew the first two volumes because fortunately they had been translated into English. As for the existence of the

other five volumes, which took this history through the Middle Ages to the dawn of the modern era, I was completely unaware of them, because they had not been translated.

In spite of not knowing of Georg Misch and his immense erudition, I had nonetheless been able to read certain autobiographical texts discussed in his work in French translation. But Georges Gusdorf put his finger on an important and painful point. In how many languages are we able to read critical texts or original works? Can existing translations really compensate for our insufficiencies?

I would like to begin by recalling my own connection with foreign languages. Those that I learned in school correspond with the professions of my family. My mother was an English teacher, as is my older sister, who often serves as my translator. She regularly sighs, "You are so difficult to translate!" and on days when she can no longer take it, she says, "You are a bad writer!" No one is a prophet in his own family. I didn't learn any other language at the lycée except English. I don't count Swedish, which I intermittently studied at the age of thirteen, since the class conflicted with gymnastics, giving me an excuse to cut it.

I have always regretted not having learned German, but never had the heart to make up for it. I understand a little Italian for practical things. Thus, English is it, but an impoverished English. Lacking an extensive vocabulary I can only read books of information or theory with any facility, not literary works themselves. English only, because I was a good student and at that time in France, the elite, who studied Greek and Latin, had the right to study only one living language (later, this function of selecting the elite was assumed by mathematics). My father was a Hellenist, a great scholar, a specialist of epigraphy. I was brought up on ancient languages, but that didn't benefit me. Champion of Greek composition, I was incapable of reading Homer or Plato with any facility; let's not even talk about Saint Augustine or Marcus Aurelius.

But I'm not going to tell you my whole life! I came late to the study of autobiography. I was thirty-one years old; it was after 1968; a wind of liberty was blowing, and I chose to do from then on only what I wanted to do. The event that brought this about was an offer to write a chapter for the volume "Literature" for a thematic encyclopedia. In the contents of this volume everything was foreseen: the novel, theater, the essay, poetry. But no autobiography. In France at that time practically no one thought about autobiography. Only Georges Gusdorf and Jean Starobinski had examined it and given it legitimacy. I suggested that they add a chapter on "autobiography and the diary." They asked for a complete panorama of the subject from Antiquity to our time, from the East to the West, North to the South—in other words,

everything in fifty pages. And—except for Rousseau and French tradition—I knew . . . nothing.

I spent one year becoming informed. It was exciting. I was like one of those teachers who learns the night before what they would be teaching all knowingly the next day. Even in French, I hardly knew anything. I entered into a number of new (foreign) areas through summary works or articles in English, and I plunged into the reading of material that was deemed important . . . each time it was available in French translation. Anything that wasn't translated didn't exist for me.

I admit that I was so filled with wonder by what I had discovered that I easily accepted my gigantic ignorance. I was ignorant of my own ignorance. The impetuosity of youth and also a certain form of intellectual laziness have without doubt led many of us to generalize on the basis of a narrow amount of evidence of which the historical composition has often not been questioned. But then, I was caught up in the thrill of discovery. Three-quarters of my panorama was consecrated to the history of the genre as seen through the French example. The remaining quarter dealt with the foreign, essentially England, which I hailed as the motherland of autobiography, and finally, I sketched its tradition in the United States, Russia, and Germany.

My numerous readings had been rapid, and sometimes, I suppose, second-hand. I am speaking with all this distance and a bit of nostalgia, since this article was never published. While I was working, the encyclopedia changed form; they paid me for my work without even taking it, and I just found this buried text in my own archives.

What strikes me today is that I took for granted—without ever a question—that autobiography was a “western” genre; that is to say, born of Greco-Roman and Christian civilization. This was the dogma of Georges Gusdorf in his founding article of 1956. I was, and remain for the most part, a “gusdorfian” on this point, even though he renounced me later. Among other things he reproached me for having limited myself to the French tradition. Actually, in surveying this area I was struck that there were books of synthesis on autobiography in England and in Germany but not in France; here, there was nothing.

I decided to write the panoramic book that I would have wanted to consult. In other words, *The Autobiography in France* (1971). Since 1971, except for a study on Anne Frank, I have worked almost exclusively on exploring this French area. And I have sometimes asked myself, reversing criticism, if Georges Gusdorf—obsessed by the English Puritan and German pietistic traditions—didn't lean towards underestimating the impermeability of cultures. In 1762, in a letter to his mistress, Sophie Volland, Diderot dreams of what a

diary could be, a fanciful project. He seems unaware that at the same time in England and in Germany, it was very common. My regrettable ignorance of German perhaps helped me avoid a few anachronisms or illusory projections. Neither Chateaubriand nor Stendhal was pietistic, but they revolutionized autobiography. Since then I have limited myself to the French area, thinking that there's already much to emerge from ignorance here. My situation is no doubt similar to that of most of you, working in the area of your own or adopted language. From here I would like to formulate three related issues.

The first issue is the following: Is there a history and a geography of translations of autobiographical texts? Do you know which life narratives, diaries, or correspondences published in your mother tongue have been translated? Where? And in which languages? And once established, did you wonder why these were translated and not others? Translation is the last stage of a ferocious selection process. In France, three million people keep diaries, and thousands write autobiographical narratives: now each year only a few hundred autobiographies are published, and of those, no doubt, ten or even fewer will end up being translated into other languages. And since so many narratives or diaries are seeking to be edited and are not, while at the same time foreign autobiographies are being translated into French, it behooves us to ask, which ones and why? How do civilizations choose what they will assimilate of the written autobiographies of others? Can certain kinds of experiences (childhood, love, sickness, spiritual life) cross borders more easily, whereas narratives anchored more firmly in historical or national realities have a harder time?

A certain number of individual cases will be recalled during this conference. We should have a comprehensive table in order to see if they are representative, and of what. Which are the autobiographical texts that have been translated into five or ten different languages and have taken on a universal value? How does a text end up translated? We could ask this of editors and people who serve in the screening process in different civilizations. I consulted the excellent *Encyclopedia of Life Writing* to see if there were an article called "Translation." There wasn't any, and it's partly my fault since I had not thought of suggesting it to Margaretta Jolly. I know that we are now attending a conference on autobiography centering on translation, but we could imagine a conference on translation centering on autobiography. I am asking you these questions because I asked myself the very same questions without being able to answer them. It would be an immense bibliographical work just to simply describe this flow, without even attempting to analyze it.

Nevertheless, I grit my teeth and did the following exercise: in 1998, I published a second edition of *Autobiography in France* with a very selective and arbitrary index of French autobiographies from the Middle Ages to our

time, coming up with 164 items. With the help of the catalog of the Library of Congress I was able to determine which ones had been translated into English. I was surprised to find that 79 of them—more or less one half—had been translated; I thought I would have found fewer than that. It would be necessary to examine these results more carefully: distinguish eras, plausible motivations (ideological, for some religious texts, historical or learned for others, literary and general readership for most, especially for the texts of the twentieth century). I noticed that certain authors whose autobiographies had been best sellers in France, like Françoise Dolto, François Cavanna, François Nourissier, didn't seem exportable; they were devoured only in France. I was surprised by some injustices: why were almost all the texts of Annie Ernaux translated and none of Charles Juliet? But I'll stop here, since I realize that perhaps none of these names mean anything to you.

At this time, since I'm much more interested in diaries than in autobiographies, I did another test. I made a list of twenty published French journals, those that I considered the most important from the nineteenth century to today. Thirteen of them have been translated into English, most often in anthology form (but that's a general problem for diaries, even in the original language, since they are too long!). So you see, this is only the beginning of a long effort. I need to do the same thing in other languages: German, Spanish, Italian, Russian, Arabic, Chinese, etc. And in the reverse direction, I must inventory everything that has been translated into French from the autobiographical patrimony of these different cultures, and compare that . . . to what has not been translated. I'll stop here, since my head is spinning and go on to my second question.

Here it is: Are there any general, transversal, comparative, multinational studies on autobiography or the diary? These are rather rare. Almost all "general" studies, beginning with mine, are based on a national corpus, and take their examples in one linguistic area, sometimes two. Perhaps you know of other examples. I hardly ever see comprehensive books like the very impressive ones of Georg Misch (of which I am only familiar with the beginning) and of Georges Gusdorf—the two great Georges. I remember having leafed through Gustav René Hocke's book on the European diary because it is in German. It's a very long work, followed by an anthology that assembles passages from more than one hundred journals from different European languages in translation. I felt remorse: how could I have ever written a comprehensive book like *A Journal of One's Own* (2003)—albeit in the French tradition—without knowing this body of knowledge? I remember having read with fascination Richard Coe's series of studies on childhood narratives, based on the reading of 600 stories that he had consulted in their original language: English,

French, German, Russian, Italian, and Spanish. The two parts of his investigation, *When the Grass was Taller* (1984) and *Reminiscences of Childhood* (1985), established the common characteristics of childhood narratives from different cultural areas as well as their differences—what is called a study of comparative mythology. Such accomplishments are rare; they required an open mind, anthropological curiosity, and . . . a gift for languages all at the same time. But what an individual can rarely achieve on his own can perhaps be done as a group. I would like to salute here the wonderful accomplishment of Margaretta Jolly, her *Encyclopedia of Life Writing* (2001). Of course, the hundreds of articles on genres, countries, eras, authors, different subjects are written, each one, from the perspective of a monograph by specialists who are offering us their competence in a specific area, but their assembly in the same book, where alphabetical order arranges the most unexpected encounters, is a real incentive for comparison and questioning. I dove back into it to read the articles on China and Islam before refining the formulation of my third question.

The third question, perhaps the most important. It's the question that serves as the title of my talk: Is the "I" international? Is it possible to construct a theory of autobiography or even an encyclopedia without its carrying the mark of a specific culture or a particular ideology? In other words, can our ideas be translated? Can our studies be exported? I remain struck by a few foundational lines written by Georges Gusdorf in 1956:

It seems to me that autobiography has never been manifested beyond our cultural space. One could say that it responds to a particular concern of Western man, a concern that he carried with him during his methodical conquest of the universe and which he communicated to men of other civilizations. But these men will have been annexed by the same gesture through a kind of intellectual colonization of a mentality that would not be theirs.

I remembered this quote when I specified at the beginning of *The Autobiographical Pact* that my analyses made sense only for the European literature of the last two centuries.

I remembered it in Peking at our founding conference, where it was soon apparent that our Chinese friends lived under the sign of biography, while we were living under that of autobiography, which made our dialogue difficult but necessary. It also necessitated recourse to dual words like Auto/Biography with a slash, or neutral terms like "Life Writing." (On that occasion I also note that generic vocabulary—the distinctions between genres and subgenres—varies from culture to culture, and that one could also have problems translating books on theory.)

I remembered Georges Gusdorf in Algiers in 2003 when, within the framework of a conference on “Autobiography within Interculturality,” I tried to begin an investigation of the practice of the personal journal in today’s Algeria, as I had done in France before. “There’s none of that here,” my non-university friends with whom I dined told me, as if I were talking about a disease. “What you are doing is bad,” said a journalist during one of the sessions, as if I had been indiscrete or indelicate. Finally, a student, who had kept a journal, took me aside to explain why keeping a journal was hardly possible in Algeria. She put forward religion as an explanation, orality, and life in common—the absence of a room of one’s own.

Georges Gusdorf in 1956 talked about colonization. Where are we today as we talk about globalization? I was very struck by the preface that Sabrina Mervin wrote in 1998 for the autobiography of a Shiite cleric named Mushin Al-Amin (1867–1952). In it she tried to answer the question, “Can one speak of autobiography in Arab-Islamic literature?” She showed how this long and beautiful literary tradition of career narratives and autobibliography sought to be recognized as “autobiography” because this label is now valued in the West: “But we also have had autobiographies for a long time!”—which simply means, “Recognize our traditions, they have value.” I would like at the beginning of this conference on translation to reopen this crucial question of the issues of power that are behind our academic debates.

To end this talk, I will leave the collective experience to return to that of the individual, then to my own personal experience.

These gaps in languages can be internalized when your history or that of your parents has made you bilingual. Which language will one choose for intimate writing? Is it about communicating? Recounting one’s life in the manner of one’s own community? I think there are striking examples, for instance that of Julien Green, a refugee in the United States during the war. He recounted his childhood in English in *Memories of Happy Days* (1942), and then twenty years later in French in *To Leave Before Dawn/The Green Paradise (Partir avant le jour)* (1963), a youthful narrative closer to a confession. And then I heard about Ruth Klüger’s double version, done in German then in English, about her youth in a nazi camp, which I haven’t read.

I am not bilingual. I have little experience with translation. On the other hand, I have practiced a related endeavor, apparently more simple, that of transcription. I have transcribed thousands of pages of diaries from manuscripts, and tens of hours of recorded interviews. It’s an experience that leads to a real addiction. One could compare it to a mystical “possession” where you are at the same time possessing and possessed, if I can say that . . . but this would be the subject of a very different talk and has no place here.

If I have never translated, I have, on the other hand, been translated—another strong experience, sometimes troubling, always gratifying. It's impressive to see yourself written in a language, and sometimes in a writing, that you don't know. You try to imagine how what you have written resonates in another culture. You have doubts: over there, do they really need you? Don't they already have a counterpart? But you have to believe that this is not so, since they have called on you. When I publish a book in France, it is I who have taken the initiative, and who have written the book. Translation reverses the situation. Someone has decided to make himself the intermediary between my texts and the public of his country: it is he who has found an editor, and from his initiative has composed an anthology of my texts according to the expectations of this public. And this someone is almost always a friend. In the United States I have experienced this wonderful adventure twice: twenty years ago thanks to John Eakin for *On Autobiography*; and now at this very moment, thanks to Jeremy Popkin, Julie Rak, and Craig Howes for a parallel book *On Diary*, which is to be published by the University of Hawai'i Press. To all four, a big thank you! Long live autobiography, long live the diary, and long live translation!